

Quiproquos

de Aurélie Pairis

Jean regardait défilé le paysage par la vitre du train, les haies en bordure de la voie ferrée s'agitaient violemment lorsque la Pacific 231 passait à toute vitesse. La fumée sortant de la cheminée embrumait l'air au-dessus du wagon. Jean soupira et se laissa aller en arrière sur son siège.

Il était parti de Rouen tôt ce matin et ne tarderait pas à arriver à Clères, village de 775 habitants. Son cœur se mit à battre rapidement en repensant à la décision qui l'amenait de si bon matin dans la campagne normande. Cela faisait deux ans qu'il faisait le voyage régulièrement pour aller voir son cousin Maurice installé là-bas comme facteur. Mais depuis sa rencontre avec Blanche huit mois auparavant, il allait voir son cousin encore plus souvent.

Blanche Fréval, 19 ans, était la fille du notaire de Clères, Georges Fréval, un homme fier de sa position. Jean savait bien que l'union de sa fille unique chérie ne pourrait se faire qu'avec son approbation, et sa situation de journaliste pour un petit quotidien rouennais ne le mettait guère en situation favorable. Il soupira à nouveau et songea qu'il pourrait mettre en avant son jeune âge, 22 ans, et son ambition qui lui permettrait sous peu de prétendre à un poste dans un journal parisien. Il fut sorti de ses pensées par les coups de sifflets longs de la Pacific qui commença à ralentir pour l'entrée en gare de Clères.

Une fois le train immobilisé, Jean attrapa son petit bagage, remit son chapeau et descendit sur le quai. La gare de Clères était élégante, avec son bâtiment principal à deux étages flanqué de deux petites extensions de chaque côté, l'une abritant la bagagerie et l'autre la buvette-salle d'attente. Jean traversa le bâtiment principal et se retrouva dans la rue déserte à cette heure matinale. Il prit le chemin tout en courbes qui descendait au village, passant devant l'école communale où la cour déserte attendait sagement la sortie des classes pour retrouver son bruit et sa joie. Il arriva aux premières maisons faites de briques rouges aux toits couverts d'ardoise. Sur la droite se dressait le clocher de l'église Notre-Dame.

Jean atteignit enfin le bas de la rue ; sur la place se dressaient les halles, bâtiment imposant d'une vingtaine de mètres de longueur, formé au rez-de-chaussée d'un vaste espace où, tous les mercredis, s'installait entre ses poteaux de bois le marché. Le premier étage en sous-pente servait actuellement de bibliothèque cantonale tenue par Mademoiselle Louise, l'ancienne institutrice de l'école de filles. Jean y retrouvait parfois Blanche pour des rencontres silencieuses et très chastes. Ils lisaient, serrés l'un contre l'autre, le même livre sous le chaperonnage de la vieille dame qui à défaut d'en avoir vécu, adorait les histoires d'amour.

Jean remonta d'un pas énergique la rue en suivant la Clérette, petit cours d'eau apprivoisé qui traversait le village en chantant. Il arriva enfin devant une maison de pierres blanches aux fenêtres encadrées de la traditionnelle brique rouge. Sur la gauche, une enseigne indiquait «Clères Postes et Télégraphes ». Le jeune homme pénétra dans le bureau et l'employé, l'apercevant, poussa une exclamation, contourna en toute hâte son guichet pour prendre Jean dans ses bras.

- Cousin ! Je ne t'attendais pas si tôt...

- Je sais, excuse-moi Maurice, je crois qu'aujourd'hui est un grand jour. Je vais demander la main de Blanche !

Maurice le regarda d'un air inquiet.

- Es-tu bien sûr ? C'est que le père Fréval n'accordera pas la main de Blanche comme ça !.

Jean sourit et rassura son cousin.

- J'ai un plan.

Maurice leva les yeux aux ciel, des plans, Jean en avait depuis qu'ils étaient en âge de marcher. Et toujours ça se finissait mal pour au moins l'un d'entre eux.

Les retrouvailles furent interrompues par l'entrée d'un jeune homme d'une trentaine d'années, grand, assez maigre et coiffé d'une casquette bleu sombre brodée d'une ligne horizontale rouge surmontée d'une cocarde bleu-blanc-rouge. Une veste ornée de boutons dorés et en gros drap de la même couleur que le couvre-chef venait compléter la tenue. Il posa un sac de cuir sur le bureau et se tourna vers les deux hommes avec un regard interrogateur. Maurice présenta son cousin au nouveau venu. Il expliqua à Jean :

- Voici mon nouveau facteur, Henri Nollet, il a des mollets d'acier et la tournée n'a jamais été aussi rapide !.

Jean serra la main d'Henri qui, après un rapide signe de tête, passa derrière le guichet et disparut dans l'arrière-salle.

Sur la route de Fontaine-le-Bourg, dans une petite maison récente en brique rouge avec des fenêtres Art déco modernes, Blanche terminait de rédiger une lettre d'amour où elle proposait de se passer de l'approbation de son père. Son cœur captif lui ferait suivre Jean à Rouen et même à Paris, personne n'avait à l'en empêcher. Elle lui avait donné rendez-vous dans le parc, elle coiffa donc son petit chapeau de paille orné d'un ruban blanc et sortit.

Blanche pénétra dans le parc du château. Elle salua le gardien qui lui répondit par un grand sourire. Elle venait pratiquement tous les jours, se promenant parmi les animaux en liberté, observant les flamants roses hautains qui régnaient sur le plan d'eau en contrebas du château. Elle leva les yeux vers le bâtiment d'un blanc éclatant dans le frais soleil de mai. Des fenêtres à meneaux lui donnaient un air majestueux, sentiment renforcé par un gracieux damier de brique et silex sur la gauche et un décor néo-gothique élané sur toutes les fenêtres du premier étage qui allégeait l'impressionnante toiture d'ardoises.

Des volières immenses occupaient la totalité du rez-de-chaussée. Entrer dans le château c'était comme pénétrer dans une jungle bruisante et sonore. Plus loin dans le parc, des enclos abritaient des espèces aux noms exotiques. Blanche les connaissait tous mais, aujourd'hui, elle ne venait que pour une chose : retrouver Jean. Son cœur se mit à battre tandis qu'elle remontait l'allée de gravier blanc. Il lui avait donné rendez-vous devant la Cohue, un manoir situé derrière le château, une construction couverte d'un colombage dans les tons ocres qui servait à la logistique du parc.

Elle sentit le rouge lui monter aux joues lorsqu'elle aperçut la silhouette d'un homme sur la terrasse. En s'approchant, elle se rendit compte que ce n'était pas Jean mais un grand homme vêtu de l'uniforme des PTT. Jean devait avoir eu un empêchement et avait envoyé son cousin. Mais lorsque l'homme ôta sa casquette en la voyant, elle se rendit compte qu'il s'agissait d'un homme inconnu. Blanche, un peu perdue, salua le mystérieux inconnu. Il répondit à son salut et

bafouilla :

- Je pensais que vous étiez un...

Il finit par bredouiller :

- Je n'ai pas beaucoup de temps, je suis Hans, avez-vous le document ?

Blanche se dit que cet homme devait être envoyé par Jean à la place de Maurice, elle tendit une enveloppe mauve à l'inconnu. Celui-ci, avec un grand sourire, s'en empara, remit sa casquette et, sans un mot, partit vers l'église à grandes enjambées.

La jeune fille décida de se promener dans le parc, espérant secrètement que Jean la rejoindrait rapidement. Ce qu'elle n'avait pas remarqué, c'est que ce dernier était arrivé peu après elle. Malgré de grandes enjambées, il ne l'avait pas rattrapée et était arrivé derrière le château juste à temps pour apercevoir la jeune fille remettre une lettre au nouveau facteur. Jean sentit son cœur s'enflammer de jalousie. D'où connaissait-elle cet homme ? Pourquoi lui donnait-elle une enveloppe si semblable à celles qu'il recevait à Rouen lorsqu'ils étaient séparés ? Les voyant partir dans des directions opposées et ne se sentant pas d'affronter une vérité trop cruelle de la bouche de Blanche, il décida de suivre le fameux Henri.

Mais au moment de tourner au coin de la Cohue, il sentit une main s'abattre sur son épaule. Il se retourna brusquement pour se trouver face à face avec un petit homme courtaud vêtu d'un costume brun, tiré à quatre épingles, avec un chapeau posé avec une négligence étudiée sur son oreille droite. Il planta un regard bleu glacial dans les yeux de Jean. « Je vous attendais de l'autre côté du parc ! ». Le jeune homme ne comprenait rien, soudain il entraînerçut un pistolet dans le veston de l'inconnu. Il prit peur et son instinct de survie prit le dessus. Il bouscula l'homme en coinçant son avant-bras sous la gorge du sinistre individu tout en réussissant à s'emparer de l'arme avant que l'homme n'ait pu s'en saisir.

Jean recula en tenant en respect l'inconnu. Celui-ci rajusta son veston sans paraître le moins du monde effrayé.

- Doucement jeune homme, je suis André, je vais vous les donner, on est censés être dans le même camp, pas besoin de s'énerver. Mais vous avez raison, il vaut mieux prendre des précautions. Rangez ce pistolet, on va se faire remarquer.

Jean comprenait de moins en moins la situation mais l'homme avait raison, ce n'était pas la peine d'affoler les visiteurs. Il baissa l'arme, tout en restant sur ses gardes. André sortit doucement de sa poche intérieure une liasse de documents. Jean les prit et recula, son flair de journaliste en alerte, mais pendant qu'il jetait un coup d'œil sur les feuillets, le dénommé André en profita pour prendre la poudre d'escampette. Jean rangea le pistolet et se concentra sur le contenu des documents. Des chiffres et des lettres, certainement un message codé ! Le jeune homme prit sa décision rapidement, il fourra les documents dans sa poche et se hâta de regagner le centre-ville.

Pendant ce temps, Hans avait pénétré dans l'église Notre-Dame. Dans le silence feutré du lieu pour l'instant désert, il s'était installé sur un des bancs et s'apprêtait à vérifier la teneur des documents confiés. Ses mains tremblaient légèrement. Cette enveloppe contenait son ticket de retour au pays, en Allemagne. L'infiltration durait depuis déjà 11 mois et Hans trouvait le temps long. Il avait créé Henri Nollet au Havre, cela avait été facile étant parfaitement bilingue, mais

on lui avait fait savoir que l'agent double français, une certaine Andrée Carreau, ne pourrait transmettre les documents que lors d'une visite à sa famille à Clères. Le reste du temps, elle était surveillée de près étant donné son rôle de secrétaire particulière de l'ingénieur chargé de mettre au point les plans du *Surcouf*, nouveau sous-marin français à la pointe de la technologie, mais dont un certain talon d'Achille serait fort utile aux Allemands en cas de guerre. Après la défaite de 1918, on n'était jamais assez trop prévoyant. La revanche ne tarderait pas à arriver et Hans était fier d'être un rouage de l'engrenage implacable qui verrait l'Allemagne triomphante restaurer sa gloire passée.

Il fut donc bien déçu en découvrant la lettre d'amour de Blanche. Après avoir tenté d'y appliquer tous les codes de sa connaissance, il dut bien se rendre à l'évidence, il y avait eu méprise ! Il se sentit envahi d'une rage froide. Il retourna vers le parc du château en toute hâte.

Il se heurta à un petit homme pressé. Tout s'éclaira dans son esprit. Il héla l'inconnu « André ? » L'homme s'arrêta et le regarda d'un air interrogateur.

- Je pensais qu'Andrée était LA secrétaire de l'ingénieur... expliqua Hans.
- Non, je suis LE secrétaire, rétorqua le petit homme. Mais si vous êtes mon contact, qui est l'homme à qui j'ai confié les documents ?

Les deux hommes s'expliquèrent et décidèrent d'unir leurs forces pour récupérer les précieux documents.

A peine avaient-ils établi un plan que la maréchaussée les encercla, menés par Jean qui après un coup de téléphone à M. Meyer, préfet de Normandie et accessoirement son oncle, avait pu trouver des oreilles attentives. Blanche arriva sur ces entrefaites et après explication de la situation, trouva toute cette journée follement passionnante.

- Oh ! Jean chéri, mais la meilleure nouvelle, c'est cet oncle préfet ! Mon père va a-do-rer ta famille !

Les grues demoiselles et les ibis sacrés regardèrent passer l'étrange cortège avant de se replonger dans leurs occupations.